

LA VIGIE



JOURNAL DE DÉMOCRATIE SOCIALE

DES ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON

ABONNEMENTS:

Saint-Pierre. — un an.... 9 fr. 00
Union postale. — un an.... 12 fr. 00

Directeur : Alph. POIRIER-BOTTREAU.

INSERTIONS:

Une à six lignes. 3 fr. 00
Réclames. 0 fr. 50
Faits divers. 1 fr. 00

LE
PROGRAMME ÉCONOMIQUE
de
LA VIGIE
SERA TOUJOURS LE SUIVANT :
PAS D'EMPRUNT
PAS D'IMPOTS NOUVEAUX

Pour les Pauvres

La Chambre des Députés vient de voter 20.000 francs pour les pauvres des Iles Saint-Pierre et Miquelon.

Et c'est M. Louis Légasse, votre délégué au Conseil Supérieur des Colonies, *c'est lui seul qui a sollicité et obtenu ce magnifique secours.*

A Paris, je l'ai vu à l'œuvre. Je sais toutes les démarches qu'il a faites au Ministère, à l'Élysée, dans les journaux... toutes les lettres qu'il a envoyées... Presque chaque jour, au risque

même de nous importuner, il accourait dans nos rédactions tumultueuses des grands boulevards, nous demander un article, un entrefilet, un bout de copie *pour ses pauvres de St-Pierre*, comme il disait.

Ce n'est pas tout. Après ce premier résultat de 20.000 fr. M. Louis Légasse organise une loterie internationale qui promet de rapporter de très importants bénéfices. Et tout cela, pour les pauvres St-Pierrais.

Voilà l'homme qu'on insulte, qu'on calomnie, qu'on traîne dans la boue.

Ah! les lâches! n'osant même pas signer leurs articles de diffamation... Au moins, qu'ils se démasquent, une bonne fois. S'ils ont encore un reste de franchise...

Un autre homme est insulté, calomnié, malgré son caractère sacerdotal...

C'est Mgr Légasse.

Et pourtant, lui aussi, est le bienfaiteur des pauvres.

Là-bas, à travers notre grande France toujours généreuse, il s'en va, tel un pèlerin....

Il s'en va prêcher des sermons de charité dans

nos cathédrales françaises, il quête, il tend la main, il se fait mendiant pour construire, à ses chers paroissiens, l'église tant désirée.

Et l'église, dites moi, n'est-ce pas la maison du pauvre, la maison de celui qui n'en a pas?

C'est à l'église que viennent pleurer les mères, avec leurs petits enfants déguenillés criant la faim. Avant son départ, le marin, accompagné de sa jeune femme, y vient faire un vœu pour son heureux retour. C'est à l'église que la veuve prie pour son «disparu». C'est à l'église encore que la petite fiancée rêve à son cher «en-allé»...

Tous les malheureux, tous les déshérités, tous les exploités, tous les crève-de-misère, mais, c'est vers l'église qu'ils viennent chercher un recommencement d'espoir et un peu de réconfort pour, tout de même, ne pas se révolter contre la vie et contre tant d'injustices sociales.

Occupez-vous si bon vous semble, de vos questions de parti, de vos racontars de concierge. Après tout, ça passe votre temps. Et moi, franchement, je m'en moque pas mal. Mais, je vous en prie, n'insultez pas les pauvres. Et non plus,

No.2 Feuilleton de «LA VIGIE»

Amour Sauvage

PAR
BRAU DE ST-POL LIAS

Il pouvait maintenant compter autour de lui les colonnes géantes qui soutenaient l'immense dôme de feuillage. La plupart de ces troncs, d'un jet droit et puissant, mesuraient bien quarante de ces grandes brasses, du sol au niveau où il se trouvait. Et comme ses longs bras ne fussent pas parvenus à les embrasser, que leur écorce vigoureuse souvent était lisse, il eut pu être embarrassé pour descendre plus bas sans le secours des lianes. — Mais les lianes enguirlandaient tous les troncs. Parfois elles montaient droites, comme une nervure le long d'un pilastre; parfois elles enlaçaient le géant de leurs courbes; parfois elles s'enlairaient dans leurs hélices jusqu'à l'étouffement, ou bien s'élançaient dans l'intervalle, formant des escarpelles, des états des bras de vergue tous les agrès d'un navire dont les troncs représentaient les grands mats... Et parmi les lianes, les plantes grimpantes aux beaux feuillages, les orchidées aux fleurs merveilleuses, jaillissaient partout de l'enfourchure des branches et des bois morts, donnant comme leurs notes hautes, claires et suaves, dans cette symphonie de tons et de couleurs, de sève et

de vie végétale. — Un jour doux, une atmosphère tiède, constante, remplissaient ce sous-bois comme une immense serre où pouvaient s'épanouir dans tout leur éclat les plantes les plus frêles et les plus délicates. — Le sol était couvert d'arbustes grands et petits, de buissons ou de mousses, de fougères et de sensitives.

Et de ces mousses épaisses et humides, de ces vastes feuillages tendres, de ces tiges poreuses si vite poussées, encore trempées de sucs, de ces poussières fécondes de pollen répandues partout dans cet entassement immense de végétaux, en travail de germination, de croissance et de reproduction, se dégageait une odeur molle et forte, puissante, pénétrante, qui montait du sein de la terre, de l'humus nourricier et profond, baignant les herbes, enveloppant les buissons, les arbustes, les lianes et les grands arbres, dans une atmosphère abondante, capiteuse qu'on sentait surchargée, comme dans les milieux où les êtres vivants sont trop nombreux.

La forêt, maintenant, s'animait. Autour de l'homme des bois, immobile, plongé dans ses réflexions, de petits écureuils noirs, au ventre rouge couraient sur les branches par couple, se poursuivant. — De grands volatiles silencieux, étranges, passaient par moments dans le vaste espace qui s'étendait au-dessus de lui.

Les oiseaux étaient rares dans ces lieux ombreux, au fond de la forêt dont ils préféraient la lisière. De loin en loin, pourtant, on entendait siffler le vol d'un calao ou d'un grand bucceros à l'aile bruyante.

Un de ces derniers oiseaux appela tout à coup l'attention du vieux solitaire. Dans son allure quelque chose sans doute l'avait frappé. L'oiseau volait en bas, vers le Sud. — L'Orang prit cette direction et, faisant demi-tour d'un côté, puis de l'autre, en portant successivement en avant chacune de ses

mains sur la branche à laquelle il était suspendu, il eut bientôt gagné le tronc, — qu'il contourna et dont il s'éloigna rapidement en parcourant de la même allure, à grandes brasses, une nouvelle branche qu'il avait saisie au delà. — et qu'il quitta bientôt pour prendre, à sa jonction avec celle-là, la branche d'un arbre voisin.

Cette fois, il semblait avoir secoué sa torpeur. Il évoluait activement, allant de branche en branche, d'arbre en arbre, toujours vers le Sud où le bucceros avait disparu. — Et il passait — sans les voir, en bas, si loin de lui! — tantôt au-dessus de marécages où un ruisseau qui n'avait pas encore creusé sont lit, épanché aux pieds des arbres, formait comme une forêt lacustre, pleine de bauges de rhinocéros, tantôt au-dessus de terres plus fermes, ou des tronpeaux d'éléphants prenaient leurs paisibles ébats dans les solitudes de la forêt... il ne regardait que les grands troncs qui se trouvaient sur son chemin, semblant y chercher, avec une attention soutenue, la solution d'un problème.

Tout à coup, il s'arrêta. Ses lèvres s'avancèrent démesurément, en une moue satisfaite. Son œil exercé venait d'apercevoir, saillant d'un trou régulièrement rond, à la surface d'un tronc d'arbre, l'extrémité d'un bec. — C'était un nid de bucceros, un de ces nids toujours installés dans le creux d'un grand arbre, où le mâle enlure sa femelle par une construction solide, pour le temps de la ponte, de l'incubation et de l'élevage des petits, ne laissant que l'ouverture indispensable par où il la nourrira pendant sa longue claustration.

L'Orang s'éleva aussitôt de quelques brasses pour se cacher dans la ramée, et obliqua vers l'arbre dont il se mit à descendre le tronc lentement, doucement, avec mille précautions, s'accrochant aux aspérités de l'écorce et aux lianes enveloppantes, du côté opposé au nid.

n'insultez jamais les bienfaiteurs des pauvres, car je serai là — peut-être tout seul... — mais je serai là pour les défendre...

Alphonse POIRIER-BOTTREAU

Aux amis connus et inconnus qui ont bien voulu me manifester leur sympathie et m'envoyer des lettres de félicitations, j'adresse ici mes remerciements les plus sincères.

Alph. P.-B.

Mercredi prochain, 22 mars, LA VIGIE ILLUSTRÉE sera mise en vente à partir de midi.

A PROPOS DE L'ÉGLISE

Elle était vraiment grotesque cette fameuse demande de 65,000fr. présentée par l'ancien Conseil municipal, à l'Administration de la colonie. Car, c'est bien de 65,000 fr. qu'il s'agit; 40,000 pour l'indemnité d'assurance et 25,000 pour le terrain de l'église.

Parlons d'abord de l'indemnité d'assurance. La Commune voulait l'escamoter, purement et simplement. Le raisonnement de nos édiles était très simple. Vous Fabrique, vous crachez les primes, moi Commune, j'empoche l'indemnité. C'est honnête, n'est-ce pas?

Ce à quoi l'on n'a pas pensé, c'est que ces fameuses primes d'assurance ont été payées bel et bien avec l'argent de la Fabrique, c'est-à-dire, avec le revenu qui provient des enterrements, de la location des bancs et des pieuses offrandes des fidèles... Il a fallu, pour en opérer le versement, puiser dans la bourse des personnes aisées et charitables, et aussi se servir du malheureux sou que parfois la pauvre femme qui vient à l'église pleurer un mort... laisse tomber entre les mains de la quêteuse.

Et l'ex-conseil municipal voulait s'approprier l'indemnité d'assurance, non pas pour employer cet argent au culte, mais bien pour boucler son pénible et lamentable budget.

Certes, nous ne sommes pas de ceux qui s'agenouillent constamment devant les autels, mais il y avait dans cette demande de 40,000 francs quelque chose de si répugnant et de si ignoble que nous ne pouvons croire que les anciens Conseillers municipaux aient songé, un seul instant, aux conséquences immorales qui en seraient résultées pour eux et pour l'honneur du pays lui-même.

Maintenant le terrain. Est-il bien à la commune? Pour aujourd'hui, ne discutons pas cela... Il y a toujours une chose qui est certaine, c'est qu'il ne lui a pas coûté un sou. Mais alors, n'ayant le rendre un prix excessif, elle désirait spéculer sur le malheur public et sur l'incendie de l'église...

C'est bien moral, n'est-ce pas, tout cela?... La Fabrique — bonne fille — avait même proposé de l'acheter. L'administration essayait de tout concilier...

Efforts inutiles. Et donc, le Gouverneur, après avoir épuisé tous les moyens de concorde, et ne pouvant désigner à être le premier valet d'une assemblée factieuse — puisque ce mot là est à la mode — s'est trouvé obligé de la dissoudre.

En cette circonstance difficile, il a fait preuve d'énergie.

Pour cela, on le traîne aujourd'hui dans la boue. Qu'il soit tranquille. Chiens qui hurlent ne mordent point.

La Rédaction.

LE DERNIER BLUFF.

On vient encore nous reparler d'un emprunt...

Franchement en voilà assez!

A ce sujet, nous poserons quelques questions dont nous serions heureux d'avoir les réponses.

Est-il vrai, oui ou non, qu'un contrat ait été passé avec l'entrepreneur pour la construction d'une église en ciment armé sur un devis de deux-cent-cinquante-huit mille francs?

Est-il vrai que Mgr Légasse ait déclaré à l'administration de la colonie qu'il répondait de cette somme?

Est-il vrai que M.M. Saint-Martin Légasse neveu & Cie s'en soient portés caution?

Est-il vrai que le gouverneur ait proposé à l'ancienne municipalité un contrat au terme duquel la commune était exonérée de toute responsabilité éventuelle au sujet de la construction et de l'entreprise de l'édifice projeté?

Et si tout cela est exact, qu'on nous laisse donc tranquilles, une bonne fois, avec ces histoires d'emprunt.

La Rédaction.

LE BILAN de notre ancienne municipalité

La destruction du jeu de paume.
L'agitation dans le pays.
Des procès engagés
La réduction des appointements des fonctionnaires.

Les dettes de la commune considérablement augmentées.

Des impôts nouveaux.

Une situation budgétaire impossible.

Et tout cela, endiguons-nous. Pas besoin de commentaires. L'électeur répondra au scrutin du 2 avril.

Un St-Pierrais

NOTES SAINT-PIERRAISES

Pianos, Bêtes à Cornes et Prises d'Eau.

Il n'est pas trop tôt qu'il soit mort, feu défunt Conseil Municipal...

Il fut enterré avec le Carnaval et — on peut le dire — non pas sans charivari...

Tous les pianos de la ville poussaient des soupirs à fendre l'âme... c'est que, hélas! ils n'avaient pas échappé à l'œil investigateur de nos fameux édiles...

Vingt francs par piano, ah! Mesdames!... C'était, ma foi, dans les prix doux...

Ni les mamans, ni les petites filles n'avaient à s'en plaindre. Et puis, si elles faisaient un potin, on les voyait vite se promener avec leur musique...

Les bêtes à cornes... elles aussi, étaient joliment exposées! Les malheureuses... toujours à plaindre!... Et puis, jamais l'impôt n'aurait été si populaire pour les pauvres petites gens.

Enfin, il y avait les prises d'eau. La forte douche, quoi? Heureusement qu'elle est tombée sur le dos du Conseil municipal. Le pauvre!...

Et ils auraient mieux fait, nos chers élus défunts, de vendre leur terrain que d'avoir recours à tous ces petits subterfuges et à ces ridicules mesquineries.

Pourtant, ils disaient s'intéresser aux humbles et défendre leurs intérêts!!!

La haine aveugle quelquefois.

Les laureaux sont rouges. Il y a des Saint-Pierrais qui vont violet... et cela suffit pour les entraîner en avant... toujours en avant...

Le Petit Figaro.

Arrivé à la hauteur de l'ouverture, il se glissa en tapinois, collé à l'arbre, la main levée pour saisir l'extrémité du bec entrevu.

Mais le bec était prudemment rentré. Le bandit attendit, guettant toujours le moment favorable pour l'attaque... Et comme rien ne se montrait, il poussa un « hou! » d'impatience et, pressé par sa gourmandise, — il avait reconnu à la fraîcheur de la maçonnerie que les œufs devaient être à point, — il voulut brusquer les choses et il chercha à introduire sa main dans l'ouverture. — Une grêle de coups de pointe fondit aussitôt sur ses doigts et lui fit pousser des « hou! hou! » furieux. — Mais sa voix fut couverte par une autre voix autrement puissante, aux sons rauques, comme un ricanement énorme, le braiement précipité et prolongé d'un âne... En même temps, il recevait sur le crâne un coup retentissant, qui faisait couler le sang sur ses yeux. — C'était le bucéros mâle, avec son bec démesuré, au casque invraisemblable, et son effroyable voix, qui venait au secours des siens et lui livrait bataille, joignant à son ricanement le fracas du lourd battement de ses ailes qui le giffaient en faisant siffler l'air à ses oreilles.

La colère de l'Orang fut à son comble. Il retira sa main de l'ouverture ou il l'avait engagée, ne pensant plus qu'à sa vengeance. — D'un bond il atteignit la branche où le gros oiseau semblait l'attendre sur ses pattes courtes de grimpeur. Mais celui-ci, voletant et ricanant, était déjà sur la branche voisine, d'où il le narguait, penché vers lui d'un air de défi.

Alors commença une poursuite émouvante, un véritable steeple, l'Orang exécutant au dessus de l'abîme des bonds prodigieux, se faisant un tremplin des branches flexibles et rebondissant à d'étonnantes hauteurs, ou se jetant dans l'espace, de haut en bas, d'une liane à l'autre, à des distances

qu'un animal ailé semblait seul pouvoir franchir.

Mais l'oiseau échappait toujours. Il avait pris, pour dérouter l'Orang, la direction de l'Est; et quand il pensa l'avoir entraîné assez loin, il replia ses ailes, se laissa tomber à pic d'une hauteur de vingt brasses peut-être, et, prenant son vol sous bois, disparut du côté opposé à son nid qu'il venait de sauver d'un si grand danger.

Cependant l'Orang-outan, ne renonçant pas encore à sa poursuite, l'outrage avait été trop violent pour le vieux solitaire, qui ne craignait aucun des hôtes de la forêt!

Mais comme il descendait précipitamment une liane dans la direction que le bucéros avait suivie, il mit en fuite une troupe de gibbons siamois, les grands singes noirs, qui se sauvèrent d'arbre en arbre, comme une volée d'oiseaux remplissant la forêt de leurs aboiement... Cela apporta à l'Orang une distraction. Au même moment, il découvrit au-dessous de lui des bourgeons tendres, appétissants, d'une cime de grand arbuste qui croissait sous bois. Alors sa colère tomba; il ne résista pas aux sollicitations de son estomac, — et, en vieux philosophe, il descendit posément pour déjeuner, à défaut d'œufs frais, d'une salade dont il faisait son régale le plus habituel.

Quand il eut dévalisé l'arbuste dont il fauchait de la main la face supérieure du feuillage, prenant à poignées les cimes, qu'il traitait, en les portant à sa bouche, du bout de ses dents et de ses longues lèvres, il remonta à son aire et continua tranquillement à évoluer vers le Sud, dans la première direction qu'il avait prise.

Le soleil était au zénith quand il découvrit devant lui une clairière encore assez éloignée, un défrichement dont le riz vert poussait à travers les troncs d'arbre abattus ou autour de souches restées debout et qui denotait le voisinage d'un kampong.

La s'arrêtait le domaine de l'anthropomorphe. Certes, l'homme était chef près de lui, et lourd en même temps, retenu au sol par des mains déformées, incapables de saisir, faites seulement pour s'appuyer à plat à l'extrémité de membres énormes... Mais il avait pour lui le feu, un mystérieux auxiliaire, doux ou furieux, d'une puissance effrayante, qu'il évoquait et déchainait, à son gré, et il avait surtout la parole, ce cri aux modulations infinies, qui permettait aux individus de son espèce de s'appeler, de se grouper en grandes troupes, de se concerter et de s'entendre. — Et puis... l'Orang avait encore le vague instinct de ressources nombreuses et variées chez cet aîné de sa race, que lui-même ne possédait pas et qui n'étaient à la portée d'aucun autre animal vivant... Chez lui, dans les ramures, là-haut, il eut défié l'homme; à terre, il se mouvait avec la même gaucherie que l'homme dans les dômes verts. — Chacun d'eux avait son domaine, sa royauté... Il était, lui, le Roi de la forêt!

Dans sa longue vie d'Orang, de ses hauts observatoires, il avait vu passer, au-dessous de lui, loin, en bas, bien des pirogues. Il avait pu, sans être vu, observer bien des hommes — et aussi des femmes... La femme! cet être à la peau glabre, mais lisse, brillante, lumineuse, comme les beaux fruits mûrs, comme les fleurs odorantes le faisait rêver! Plus que celle des fruits et des fleurs, l'odeur de la femme souvent était montée à son cerveau, capiteuse, troublante, enivrante! Si une défiance instinctive, un sentiment en même temps humble et fier, l'éloignait de l'homme, la femme au contraire, tout en lui inspirant quelque chose de ce sentiment, exerçait sur lui une attraction inexplicable, une fascination irrésistible...

à suivre

A LA PORTE DU PARADIS

Saint-Urbain. — Bonjour ! grand Saint-Pierre ! Vous avez l'air de mauvaise humeur, aujourd'hui ! On vous a sans doute beaucoup dérangé ?...

Saint-Pierre. — Pas précisément ! mon cher Saint-Urbain... (Regardant son grand lièvre) Trois entrées seulement depuis ce matin, dont une de... Saint-Pierre et Miquelon.

Saint-Urbain. (intrigué) — De Saint-Pierre et Miquelon ?... Je connais un peu ce pays là, et même... j'en ai gardé un assez mauvais souvenir... Vous a-t-on apporté de bonnes nouvelles, au moins ?

Saint-Pierre. — De très mauvaises, au contraire... dont quelques-unes vous concernent.

Saint-Urbain (de plus en plus intrigué) — En quoi donc, grand Saint-Pierre ? Est-ce qu'on songerait encore à me jouer un certain tour par là-bas ?... Brr ! que la mer était froide ce jour-là ! Hum !... j'en suis encore enrhumé !...

Saint-Pierre (esquissant un sourire) — Rassurez-vous, mon cher Saint-Urbain. On ne songe plus à vous jeter à l'eau, au contraire. Le mauvais drôle qui vous a joué ce tour s'en est repêché bien des fois depuis, et en ce moment... il travaille pour vous.

Saint-Urbain (rassuré) — Oh ! alors, je lui pardonne de tout cœur.

Saint-Pierre — Mais... c'est qu'il travaille contre moi ?... Imaginez-vous que ce misérable s'oppose de tout son pouvoir à la reconstruction de mon église, incendiée le 2 novembre 1902 par cet autre misérable de... Ah ! celui là, par exemple, j'attends qu'il vienne frapper à la porte du paradis.

Saint-Urbain — Comment, grand Saint-Pierre, votre église n'est pas encore reconstruite ?... Mais qu'est-ce qu'ils font donc, tous ces catholiques de là-bas ?...

Saint Pierre — Oh ! ce n'est pas leur faute, allé ! ils la demandent depuis longtemps. Mais, jusqu'ici, le Conseil Municipal, qui heureusement vient d'être dissous, s'y est opposé de toutes ses forces, sous prétexte que le curé s'appelle Légasse et qu'il veut faire à ses paroissiens le cadeau d'une église en ciment armé !

Saint-Urbain — Diantre !... Drôle de Conseil Municipal, celui-là ! Et s'il est réélu ?...

Saint-Pierre — S'il est réélu, il construira lui-même une église en bois... pourvu toutefois qu'il trouve les capitaux nécessaires, car... pour ceux qui sont destinés à l'église en ciment armé, il n'a pas à y songer, on les rendra plutôt. Mais, il est ingénieux, ce conseil... et en créant quelques impôts nouveaux comme, par exemple... l'impôt sur les moustaches... il arrivera certainement à réunir la somme nécessaire.

Saint-Urbain — Et vous croyez qu'il construira une église en bois ?

Saint-Pierre — Oh ! pour ça, j'en suis sûr ! Alors, vous comprenez, mon cher Saint-Urbain, comme je ne veux pas m'exposer à brûler une seconde fois, et que par ailleurs vous êtes très populaire dans ces parages, j'ai songé à vous céder tous mes droits sur la nouvelle église et sur l'île toute entière qui, par suite, prendra le nom d'Île de Saint-Urbain.

Saint-Urbain — Mais... bon Saint-Pierre !... je ne tiens pas à brûler, moi non plus... c'est assez d'avoir été jeté une fois à la mer... Veuillez je vous prie, vous adresser à un autre, à Saint-Nicolas, par exemple... Brr ! mon Dieu ! qu'il faisait froid ce jour-là !...

Saint-Pierre (lui présentant la main) — C'est bien ! Saint-Urbain ! nous en reparlerons.

Lustucru

CAULERIE ÉLECTORALE

Pierre — Tiens, vous voilà, père Charlot, je ne suis pas fâché de vous rencontrer pour vous demander votre avis sur les élections. Pour qui faut-il voter ?...

Au mois de mai dernier, j'ai voté pour la liste Daygrand, parce que ses candidats promettaient de faire l'église, autrement dit de nous donner de l'ouvrage. Ils n'ont rien fait, voilà les autres qui nous promettent la même chose : faut-il les croire ?

Le père Charlot. — Mon garçon, au mois de mai dernier j'ai fait comme toi, mais, cette fois, c'est une affaire réglée, je vote pour la liste Légasse.

On dira tout ce qu'on voudra, il n'y a que ceux qui peuvent payer qui font travailler. Or, la municipalité Daygrand n'a pas le sou, même pour payer ses dettes. Par conséquent, elle ne fera jamais l'église, et il faut en finir avec cette question là. Les autres, la feront certainement.

Pierre. — Mais c'est Monseigneur qui tient le cote !

Le père Charlot. — Raison de plus de voter pour ses amis. Si tu as quatre sous à dépenser tu ne vas pas les porter à un marchand qui dénigre ta famille, mais à celui qui est ton ami et celui des tiens. Monseigneur fera tout pareil, il dira : « Vous, les ouvriers de St-Pierre vous votez contre mes amis. Et vous voulez que je vous donne du travail !... » Et il aura raison, il n'y a pas de politique à dedans, il n'y a que de la logique.

Pierre. — Vous parlez comme un livre, père Charlot ; seulement si Monseigneur envoie tout le travail fait pour son église et des ouvriers spéciaux comme on dit ?

Le père Charlot. — Tu rêves mon pauvre gars. C'est bon à dire à des gosses ces balivernes là, mais pas à des hommes. Vois-tu qu'on arrime les blocs de ciment armé comme on monte un jeu de patience et que tout ça s'emboîte tout seul ! Ne crains rien, va, il y aura de l'ouvrage pour que l'église soit finie.

Pierre. — Finie ! voilà, la finiront-ils et, s'ils ne la finissent pas, qui est-ce qui s'en chargera... la municipalité ?...

Le père Charlot. — Jamais de la vie ; avec les nouveaux arrangements, les fabriques feront les sglises et les entretiendront et les municipalités n'auront rien à y voir.

Pour ce qui concerne l'église de St-Pierre, les Légasse qui aiment le pays et y ont leurs affaires ont tout intérêt à mener à bien leur œuvre.

E puis vois-tu, mon ami, il ne nous faut plus d'une municipalité qui veut nous imposer encore et tu as vu cela l'autre jour, ils voulaient nous enlever de nouvelles charges et supprimer le travail de pauvres diables qui en ont autant besoin que nous. Plus de ça.

Pierre. — Oui, pour sûr ! Il y a quelque chose qui ne va plus dans la municipalité Daygrand, c'est qu'ils font tout ce qu'ils blâment chez les autres et qu'ils trouvent que c'est très bien quand ça vient d'eux. Ainsi, ils déblatèrent contre la municipalité Lefèvre quand la lumière électrique ne marchait pas. Ils disaient : la municipalité devrait faire une réforme à l'entrepreneur chaque fois qu'une ville n'est pas éclairée, mais elle ne le fait pas parce que l'entrepreneur c'est Légasse et que lui et la municipalité cela ne fait qu'un !

Et maintenant cela marche aussi mal, on n'y voit goutte presque tous les soirs ; à qui s'adresser puis que, pour changer, l'électricité est à des conseillers municipaux sous un prête-nom.

Le père Charlot. — Mais oui, mon pauvre vieux et pour les fournitures de la Mairie donc, c'est tous les conseillers qui soumissionnent et qui vendent.

Pierre. — Et ils se fient de nous quand ils nous disent qu'ils ne font pas de politique. Blagueurs va !

Le père Charlot. — Allons, je vois qu'on va tous voter pour la liste Légasse, hein ! il ne nous faut plus de chameilleurs toujours en conflit avec les uns, avec les autres, nous voulons la paix et la tranquillité, notre église et de l'ouvrage.

Il nous faut des hommes conciliants et justes. C'est très joli de nous donner des secours à la veille des élections, parce qu'on ne nous a pas tenu parole en ne nous donnant pas de travail, mais, nous ne sommes pas des mendiants et nous aimons mieux travailler pour vivre que d'aller demander l'aumône. Je parie bien que vous êtes tous de mon

avis, dites, les gars que voilà là... Alors, votons tous pour la liste Légasse et vive la liberté par le travail !

PIERRE et CHARLOT.

CELUI QU'ON INSULTE.

Nous lisons dans l'Annuaire du Ministère des Colonies (année 1904, page 680) la biographie suivante :

Cousturier (Paul-Jean-François), né le 14 avril 1849 à Montereau (Seine-et-Marne) ; bachelier ès-lettres ; siège de Paris ; bataille de Montretout, 10 juillet 1871 ; secrétaire archiviste, 16 août 1883 ; sous-chef de bureau de 2e classe des directions de l'intérieur, 24 octobre 1887 ; chef de bureau de 1re classe au ministère de l'intérieur, 24 octobre 1889 ; secrétaire général de la Guinée française, 14 janvier 1899 ; chargé par intérim de la direction de la Guinée française, 14 janvier 1899 ; chef de bureau de 1re classe à la Guinée, 2 mai 1898 ; gouverneur de la Guinée française, 2 novembre 1900 ; gouverneur de la Guinée française, 1er octobre 1902 ; chevalier de la Légion d'honneur, 3 août 1894 ; officier d'académie, 4 septembre 1896.

D'autre part, nous lisons dans un numéro de Europe Coloniale : Sage continuateur de la politique de M. Ballez, M. Cousturier a acquis près des populations indigènes et de leurs chefs une popularité et une confiance telle que l'organisation définitive de la Guinée s'est faite sans qu'il soit tiré un seul coup de fusil. L'heureux résultat de ceci fut que le mouvement commercial de 8 millions en 1860 passait à 34 millions en 1903, et le budget ordinaire de la colonie de 300,000 francs à 6 millions.

Après cette double citation, pas besoin de commentaires. Que ceux qui insultent si courageusement M. Cousturier montrent leur état de service... Et nous verrons !...

J'avais promis, dans mon premier article de dimanche dernier, d'être toujours et partout le défenseur des faibles. M. Cousturier, certes, n'est pas de ceux là, au contraire ; puisqu'il représente, parmi nous, le Président de la République. Mais il est de ceux qui, à cause justement de leur haute fonction, ne peuvent et ne doivent pas répondre aux injures et aux calomnies. C'était donc, aujourd'hui, mon devoir d'écrire ce que je viens d'écrire.

Alph. P.-B.

Communiqué. — Nous recevons la lettre suivante signée Louis Lefèvre. Malgré tout notre désir de concorde et de paix, il ne nous est guère possible — après les événements des semaines passées — de refuser l'insertion. Et nous accorderons très volontiers, dans notre prochain numéro, le droit de réponse au destinataire de cette lettre.

Tout foi, il est bien entendu, dès maintenant, que la direction du journal entend se placer au-dessus de ces disputes d'ordre trop souvent personnel pour ne s'occuper, selon son programme, que de questions d'économie politique et de démocratie sociale concernant le pays.

Saint-Pierre, 17 mars 1905.

Monsieur Léonce Dupont,

Vous aviez jugé à propos d'injurier tout un groupe de personnes dont je faisais partie.

Je vous ai giflé. ...

Et pour répondre à ma provocation vous déposez contre moi une plainte au Parquet. ...

Je croyais, je le déclare franchement, qu'avec vos airs de Don Quichotte, vous auriez choisi un autre terrain.

Pour le moment, tout ce que je tiens à vous dire, c'est que le seul grief que l'on puisse me reprocher dans mon passé — si toutefois grief il y a — c'est d'avoir répondu par des actes à des insultes faites à mon père, un honnête homme et un vieillard.

Mais jamais l'on ne m'a vu ni tituber dans les rues, ni insulter les femmes, ni injurier les enfants, ni tirer des coups de revolver en plein milieu, ni lancé des boules de neige vers les fenêtres des femmes dont les maris sont absents. ...



Tous les gîtés de la terre pourraient-ils en dire
tant ???
Quoi qu'il arrive, M. Dupont, je tiens à ne
jamais passer pour un lâche.

Sans salutations,
Louis LEFÈVRE.

CHRONIQUE LOCALE

— On a fait courir le bruit que notre Gouverneur
aurait antidaté l'arrêté convoquant les électeurs
pour le 26 mars.

On a même ajouté que plusieurs numéros du
journal officiel ne mentionnant pas cet arrêté au-
raient été distribués.

Nous sommes autorisés de *source certaine* à
démentir pareils racontars.

LE SOU QUOTIDIEN

Malgré certaines hésitations, la société du *Sou-
Quotidien de l'Ouvrier* a voulu, comme les années
passées, célébrer solennellement la fête de St-Je-
seph, son patron.

Demain dimanche, grand messe à 10 heures. —
Distribution de pain bénit — allocution — chants
liturgiques et cantiques de circonstance chantés
par les ouvriers.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le
compte rendu de cette fête.

FÊTE DES MARINS

Le dimanche 19 mars, à *Pile-aux Chiens*, sera
célébrée la fête des marins.

Grand-messe solennelle, vêpres et procession,
cantiques chantés par les matelots.

Notre directeur tient à aller assister à cette fête,
afin de montrer à la classe laborieuse tout l'intérêt
et toute la sympathie qu'il lui porte. Et lui-même,
dans notre prochain numéro, rédigera le compte
rendu de cette belle fête populaire.

Monsieur Penneau, entrepreneur des travaux de
la nouvelle église, arrivera ici vers le 15 avril. Il
amène avec lui 4 ouvriers spécialistes pour le ci-
ment armé. Toute la main d'œuvre sera faite par
les ouvriers St-Pierrais.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort subite, à l'âge de 51 ans,
de M. Paul Dupont, gardien-chef du phare de
Galantry. Nos sincères condoléances à Mme Dupont
et à ses enfants.

Nous apprenons également la mort de M. Léonie
Poirier, décédé à l'âge de 53 ans, à la suite d'une
maladie de cœur dont il était atteint depuis plu-
sieurs années. Rien ne pouvait faire prévoir une fin
si prématurée. Toutes nos condoléances à sa
famille.

ÉTAT CIVIL

NAISSANCES

- 4 Février Briand, Georgette Marguerite Marie
6 — Dennault, Paul Henri Auguste
6 — Lenormand, Jeanne Eugénie Amédée
10 — Larrondo, Auguste Pierre
13 — Starek, Andrée Marie-Madeleine
14 — Briand, Francis Joseph
20 — Demontreux, Louise Joséphine
20 — Demontreux, Augusta Aglaée
28 — Girardin, André J.-B. Ernest

MARIAGES

- 2 Février Coste Lucien Désiré avec dlle Poirier
Elisabeth Marie Emmanuel.

- 8 — Vaillant, J.-B. Marie avec dlle Tilly
Georgina Emilie Marie Françoise.
25 — Vigneau, Ange Emile Victor avec dlle
Leroy, Elisabeth Marie-Rose
27 — Larralde, Etienne Dominique avec
dlle Nowland Cécile
28 — Delaroche, Julien Désiré avec dlle
Vaslet, Virginie Marie

DÉCÈS

- 3 Février Allain, Victor âgé de 2 ans né à
Saint-Pierre
7 — Vigneau, Pascaline Jeanne Adélaïde
âgée de 14 mois née à St-Pierre
8 — Briand, Joseph Albert Paul menuisier
âgé de 23 ans né à St-Pierre
13 — Salomon Charles âgé de 15 ans né
à St-Pierre
15 — Saunier, Marie Eugénie Paulette Rose
née à St-Pierre
20 — Delaroche Théophile Emile marin âgé
de 42 ans né à Cancale
20 — Landry, Louis célibataire âgé de 39
ans né à St-Pierre
22 — Grovalet, enfant présenté sans vie
28 — Parrain, Virginie Vve Tajan Jean
Bertrand sans profession âgé de 81
ans né à Chévreuille (Manche)

NOUVELLES MARITIMES

Mardi 14 mars (par téléphone) — Les paque-
bots *La Touraine* (Cie Gle des transatlantiques)
et *l'Umbria* (de la Cunard Line) sont arrivés à
New-York hier soir lundi, avec un retard de 2
jours. Leur traversée a été très contrariée par de
gros vents de N-O

En route pour Saint-Pierre — Les navires dont
les noms suivent sont partis de France à destina-
tion de notre port: *Casimir* — *Rennes* — *Cousin-
Réuni* — *Bassussery* — (avec marchandises et
passagers) — *Marseillaise* — *Pierrette* — *Antoi-
nette* (avec marchandises seulement).

Les armements continuent à St-Pierre. Voici les
noms des goélettes qui ont passé la revue, cette
semaine.

Vigilant	patron	Gautier
Albert Robert	—	Cavelier
Marie L.	—	Girardin
St-Martin	—	Poirier
Union	—	Miadonet
Pandora	—	Bourgeois
Bayonnaise	—	Pichon

— La maison *Légasse neveu et Cie* ainsi que la
Maison *Jean Légasse* ont acheté plusieurs nou-
veaux bateaux pour la prochaine campagne. Souhai-
tons que d'autres armateurs suivent cet exemple,
pour la prospérité de la colonie.

Mgr. LÉGASSE et la Presse Parisienne

De nombreux lecteurs nous demandent de
reproduire ici les articles publiés dans les
grands quotidiens de Paris, par des jour-
nalistes en renom, sur Mgr Légasse et la recons-
truction de l'Eglise des St-Pierrais. Nous som-
mes heureux de satisfaire ce désir.

L'article que nous insérons aujourd'hui a
été publié le 23 mai 1903 par notre très sym-
pathique confrère, M. Gaston Mery, rédacteur
à « La Libre Parole » et Conseiller municipal
de Paris.

La Mission de Mgr Légasse

Il y a quelques mois, Mgr Légasse, préfet apos-
tolique de Saint-Pierre-et-Miquelon, débarquait en
France. Il venait chercher de l'argent pour recons-
truire son église, détruite par un incendie. Il était
plein d'illusion.

« Les Parisiens sont généreux et sensibles, se di-
sait-il; au récit que je leur ferai du malheur qui
frappé mes braves pêcheurs, ils s'attendriront, fe-
ront des quêtes, donneront des fêtes dont les re-
cettes me seront remises, et, au bout de quelques
semaines, je reviendrai dans mon île, les mains
pleines d'or. »

Il voyait déjà, à la place de la vieille église de
bois anéantie, une belle église en pierre, toute res-
plendissante de vitraux!

Il n'était pas depuis deux jours en France, qu'on
apprenait l'effroyable sinistre de la Martinique.

Les gens qui donnent, donnèrent pour les Marti-
niquais.

Mgr Légasse attendit que l'émotion causée par
l'éruption de la montagne Pelée se fût peu à peu
calmée.

Quand elle le fut, il commença ses démarches en
faveur de ses ouailles...

Ah! bien, oui! A ce moment, éclata la famine
dans le Finistère et dans le Morbihan. Comme,
quelque temps auparavant, on ne s'était senti de
générosité qu'à l'égard des Martiniquais, on ne
s'en trouva plus alors que pour les marins bretons.

Mgr Légasse dut encore attendre...

Et voici que maintenant les sympathies et les dons
des âmes charitables vont aux religieuses persecu-
tées, aux Petites Sœurs que l'on chasse de leur
couvent.

J'ai fait, l'autre jour, chez des amis, la connais-
sance de Mgr Légasse. D'origine basque, petit, la
physionomie empreinte à la fois d'énergie et de mé-
lancolie, il avait presque les larmes aux yeux en
me racontant ses déceptions.

— Quel malheur plus grand, me disait-il, pour
un peuple croyant, que d'être privé de son église,
surtout quand ce peuple est un peuple qui souffre,
isolé, en plein Océan, sous un ciel gris, dans des
régions désolées et brumeuses...

Pour ces intrépides travailleurs de la mer, héros
inconnus, l'église n'est pas seulement le temple de
la prière, c'est l'image de la Patrie, c'est un monu-
ment funéraire, qui se dresse au milieu de cette
nécropole qui s'appelle l'Océan terre-neuvien.

Les veuves, les orphelins, les fiancées, les ma-
rins eux-mêmes s'y rendent pour rêver aux disparus... C'est leur seule consolation.

Cette consolation suprême, les pauvres marins
ne l'ont plus... Ah! ils voudraient bien la relever,
leur église!... Ils ont, au lendemain du désastre,
vauté leurs bourses dans ce but. Ils ont trouvé, en
tout, 40,000 francs!...

Quels touchants sacrifices pourtant on avait fait!

Des femmes m'ont offert leurs bijoux. Les en-
fants de l'école ont renoncé à leurs prix. D'autres
ont renoncé à leurs étrennes. Les petites orphelines
de l'ouvrier ont consacré leurs récréations à con-
fectionner des objets pour que je les mette en lec-
terie... Des matelots se sont saignés aux quatre veines
pour me verser leur obole... Et tout cela n'a pro-
duit qu'une somme presque dérisoire... La misère
là-bas est inouïe... Alors, je suis venu.

Mgr Légasse, d'une voix douce, avec une élo-
quence émouvante et simple, me dit la vie des pé-
cheurs « terre-neuvais », Bretons et Basques, qui
viennent chaque année pour la pêche à la morue;
il me dit la détresse de ce pauvre peuple de Saint-
Pierre, entouré de voisins indifférents ou de rivaux
hostiles...

Il me dit l'espoir que tous ces braves gens ont
mis dans la France...

Cet espoir, Mgr Légasse le conserve, lui aussi,
malgré tant de déceptions, vivace au fond de son
cœur... La pensée qu'il pourrait retourner là-bas,
les mains à peu près vides, il la repousse!

N'a-t-il pas déjà reçu du Saint-Père, un premier
don de mille francs? N'a-t-il pas, à la suite d'un
sermon qu'il a fait au Sacré-Cœur de Montmartre,
obtenu de quelques grandes dames qu'elles vider-
sent leur bourse entre ses mains? N'a-t-il pas re-
çu maintes offrandes, modestes, mais dont le nom-
bre devient presque imposant, comme celle de cette
octogénaire qui le priait, en lui envoyant quelques
sous de ne pas trahir son nom, parce qu'elle les
avait mendies!...

Au fond, pourtant, malgré cette confiance, on
entrevoit dans l'âme de Mgr Légasse une vague tris-
tesse...

Il en faudrait tant, tant et tant, de ces petites
aumônes, de ces généreuses offrandes, pour attein-
dre à la somme que coûtera la reconstitution de
l'église de Saint-Pierre!...

Et, comme s'il espérait que je pusse concourir à
son but, en excitant la pitié de nos lecteurs sur les
pêcheurs de Saint-Pierre, Mgr Légasse, plus pres-
sant, plus ému que jamais, me disait encore au
moment où je le quittais:

— Répétez, répétez à tous ce que sont nos com-
patriotes de là-bas, perdus sur un rocher, au milieu
des vastes possessions anglaises; dépeignez leur
vie rude, leur labeur incessant, les dangers qu'ils
courent pour soutenir l'honneur national...

Gaston Mery,

AVIS

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs
qu'à partir d'aujourd'hui et durant toute la période
électorale, le petit « Phonographe Saint-Pierrais »
donnera une nouvelle audition des plus riches mor-
ceaux de son répertoire.

On entendra successivement:

1. Le Contrat postal
2. Le Creusage du Barachois.
3. L'emprunt de 300,000 francs.
4. Louis Légasse, «fléau» du pays.
5. L'affaire du Jules-Jean-Baptiste.
6. La «Konacri e».
7. Le Gouverneur «vendu».

Ces morceaux sont déjà connus, mais on en pré-
pare de nouveaux pour les derniers jours.

Imp. de « La Vigie »

Gérant A. P.-Bottreau